

EN COUVERTURE

Qui en veut à la lan

Lourderies.

Novlangue, écriture inclusive, anglais invasif... Enquête sur un pays qui ne trouve plus ses mots.

PAR LAURELINE DUPONT ET THOMAS MAHLER

C'est un texte datant de 1946, mais qui a toujours valeur d'avertissement. Dans « La politique et la langue anglaise », George Orwell dépeint une langue en déclin qui « devient laide et imprécise », « truffée de tournures vicieuses » et contaminée par des clichés ou des métaphores faisant se répandre par mimétisme. Pour Orwell, « le style moderne (...) ne consiste plus à choisir des mots en fonction de leur sens [mais] à agglutiner des paquets de mots prêts à l'emploi et à rendre le résultat présentable par de simples astuces de charlatan ».

Le langage était un outil au service de la pensée, il sert désormais à euphémiser et à pétitionner. Trois ans plus tard, inventant la « novlangue » dans sa dystopie « 1984 », le romancier britannique montrera comment, à travers un idiome appauvri et non maîtrisé, on peut contrôler les masses et anéantir la critique. Orwell a pressenti bien des périls contemporains : le langage « sans vie et imitatif » des politiques, le politiquement correct qui oblitère le réel, le jargonage prétentieux masquant la banalité des propos, la grammaire qui se désagrège... Pour le lecteur francophone d'aujourd'hui, Orwell ne s'est trompé que sur un point : dans « La politique et la langue anglaise », il déplorait l'invasion d'expressions étrangères, latines ou grecques,

jugées plus chics que les mots anglo-saxons. En français, c'est exactement l'inverse qui se produit massivement depuis une trentaine d'années !

Auteur du mélancolique « De quel amour blessée » (Gallimard), Alain Borer, poète et spécialiste de Rimbaud, alerte contre un « Azincourt dans la langue » (voir p. 72). Sauf qu'il ne s'agit pas d'une invasion, mais d'un envahissement consenti. Il serait aisé de ranger le hussard Borer parmi les réacs grincheux, mais l'homme enseigne à l'université de Los Angeles et n'a rien d'un chauvin. Azincourt, vraiment ? Remémorez-vous votre dernière journée dans l'open space. Le matin, après être passé dans le métro devant une publicité « Come together » des amplis Marshall



Le call du 18 juin lui permet de targeter de nouveaux prospects.

vantant un « système multi-room » ou, plus absurde encore, une affiche exaltant la « French touch » des voitures Renault, votre N+1 vous demande de rester focus et d'appliquer les process. A midi, vous faites un one-to-one dans un fast-food. L'après-midi, après un call particulièrement challengeant, on vous réclame un feedback ASAP. Enfin, quand le soir vous rejoignez votre home office, vous vous vautrez devant l'access prime time de la télévision avant de regarder « Cash Investigation », BFM News ou My Canal. Sans aucun doute le climax de votre journée.

Comme l'élite snobinarde moquée par Orwell, nous succombons au frisson de prononcer ces mots ridicules que nous pensons à la pointe de l'avant-garde et

ILLUSTRATION : JEAN POUR « LE POINT »

gue française ?

auxquels nous prêtons des pouvoirs magiques, alors qu'ils sont parfois incompréhensibles, même pour un anglophone ! Le jargon donne le sentiment d'appartenir à un groupe comme à une époque. Rien de nouveau, diront les optimistes, l'Odette Swann de Proust multipliait bien les « *babys* » et les « *cabs* ». Certes, mais *boostée* par la mondialisation et le numérique, la prolifération n'a plus de mesure, jusqu'à attaquer la syntaxe, à l'image de la « *positive attitude* » de Raffarin ou du récent *Paris Rollers Marathon* d'Hidalgo. Le pétulant linguiste Alain Rey, pas franchement un conservateur du vocable, alerte lui aussi contre une « *californisation* » lexicale, notant l'ironie de l'effet boomerang : *spoil* nous vient par exemple de l'ancien français « espoillier » et *hashtag* de « haché ».

Ce *wording* fumeux n'est pas la seule menace formelle que fait peser l'époque sur notre langue. Tronçonnés par l'accélération

numérique, nos mots raccourcissent, qu'ils soient communs (« appli », « hallu », « rediff ») ou propres (« Sarko », « Ségo »). Alain Borer prévient : nous passons à l'iambe, un rythme binaire de deux syllabes. Dans cette course à la vitesse, la double négation est désuète (« C'est pas sorcier »), les prépositions se perdent, les verbes sont utilisés transitivement (« On considère responsable »). Le « présentisme » rend caduc le passé simple (il a déjà été supprimé dans les rééditions du « Club des cinq »), alors que l'imparfait du subjonctif est depuis belle lurette devenu une relique. Saura-t-on encore, dans vingt ans, lire un roman du

XIX^e siècle ? Un élément de réponse se trouve dans le corpus de la télé-réalité, cette comédie humaine du début du XXI^e siècle : « *On ne m'a jamais bolossée* », « *Je suis en décollage horaire* », « *C'est la kif-fance* », « *Jordan, il est vraiment au bout de la roulette* », « *C'est pas au vieux singe qu'on apprend à faire la limace* »...

Vernis adoucissant. Dans un registre moins léger, la langue française est également touchée par l'autre mal du siècle que décrivait avec acidité Philippe Muray dans « L'empire du bien » : la poltronnerie. « *Nous sommes bien trop fragiles, bien trop privés d'immunités pour nous offrir d'autres ennemis qu'à titre vraiment posthume. Voilà le revers de notre bien-être.* » On craint ce qui dépasse, ce qui fait trop de bruit, bref, ce qui suscite le débat. L'essayiste relevait, sidéré, les conséquences de cette nouvelle couardise pour notre vocabulaire, soudain revêtu d'un vernis ■■■

« Il n'y a pas que les cigarettes qui soient "mild". Toute virulence est effacée. »

Philippe Muray

Dans votre entreprise, ne dites plus... ► mais...

« Je n'ai pas le temps, j'ai un coup de fil à passer. »

« Je suis timé, j'ai un call. »

« Je n'ai pas fait mon travail de recherche. »

« Je manque de sourcing sur la question. »

« Mon supérieur m'a demandé de tout refaire. »

« Mon N+1 m'a challengé sur ma proposition. »

« J'obéis aux ordres. »

« J'applique les process. »

« J'ai piqué les idées à la concurrence. »

« J'ai fait un benchmark. »

« Mon intervention a été remarquée. »

« J'ai eu un bon feedback pour ma prez'. »

« Voyons-nous dès que possible pour échanger des idées. »

« Je crée ASAP un groupe sur Slack et on brainstorme. »

« Nos produits sont hors de prix. »

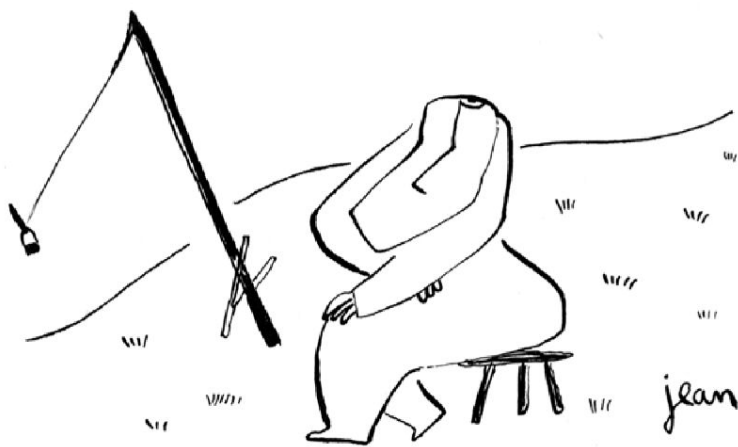
« Nous offrons une expérience ultrapremium. »

« Nous avons perdu 20 % de parts de marché. »

« Nous avons réalisé 80 % de nos objectifs. »

« On a viré un salarié. »

« Notre collaborateur nous a quittés pour une nouvelle aventure. »



Jean-Pierre espérait un feedback ASAP de goujon king size.

■■■ adoucissant, sorte de politiquement correct s'immiscant dans chaque recoin de notre quotidien : « *Il n'y a pas que les cigarettes qui soient mild, la bière light et les charcuteries extramaigres. Toute virulence est effacée.* » Cela se vérifie en effet tous les jours dans la parole publique. Jean-François Copé a beau avoir écrit en 2006 un livre intitulé « *Promis, j'arrête la langue de bois* » (Hachette Littératures), celle-là n'a jamais été aussi présente dans les discours politiques. L'appellation même de ces

derniers a changé sous l'effet des gourous de la com, de plus en plus nombreux et influents, mais pas seulement. On ne construit plus librement « une démonstration » mais on cisèle artificiellement « des éléments de langage », répétés à l'infini par les responsables politiques transformés en perroquets. Plus de place pour la réflexion spontanée, pour le raisonnement bâti au fur et à mesure d'une conversation ; non, les politiques, soumis aux pressions des chaînes d'information en continu qui les

interrogent dix fois par jour et à un nouveau journalisme moralisateur, préfèrent s'abriter derrière des réponses toutes faites, lisses et donc inoffensives, s'évitant ainsi bien des désagréments.

Peur du dérapage. Combien de ministres ou d'élus ont-ils été anathématisés pour des propos un peu trop tranchés ou des maladresses de langage que des observateurs-justiciers ont eu tôt fait de qualifier de « *dérapages* » ? Ainsi, Emmanuel Macron a été prié de revenir pendant les quinze premières minutes de son entretien télévisé sur l'emploi de l'expression « *ceux qui foutent le bordel* », jugée choquante, blessante, trop rugueuse. Cet été, c'est le porte-parole du gouvernement, Christophe Castaner, qui a dû affronter un procès en sexisme après avoir jugé « *un poil trop ample* » la tenue de la chanteuse Rihanna en visite à l'Élysée. Le président semble, pour sa part, avoir bien intégré que l'époque médiatique est à l'égalité des genres. Pas une semaine sans qu'on l'entende prononcer son célèbre « *Bonjour à toutes et à tous* », parfaitement conforme aux exigences de l'écriture inclusive (voir p. 60).

Ce politiquement correct pesant s'accompagne d'une euphémisation qui, avec le sourire, fait oublier la violence de l'existence

A chaque politique son vocabulaire



Sens interdit

« Je voudrais leur dire qu'on a reçu un coup de pied au derrière, mais que c'est pas parce que vous voulez renverser la table que vous descendez de la voiture dont vous vous abstenez de choisir le chauffeur. »

Nicolas Sarkozy, le 14 octobre 2015, lors d'un meeting à Limoges



La vie en rose

« La bataille n'est pas gagnée. »

François Hollande évoquant les chiffres toujours plus mauvais du chômage en France, le 17 mai 2016



Rengaine populiste

« Les gens, vous avez raison d'être fâchés. Mais c'est pas parce qu'on est fâché qu'il faut être facho. Venez avec nous ! »

Jean-Luc Mélenchon, le 5 juin 2017, lors d'un déplacement à Toulouse



Jargonaute

« La clé pour que nos start-up deviennent des licornes, c'est le financement. »

Emmanuel Macron, le 13 avril, lors du Sommet des start-up organisé par le magazine *Challenges*

ILLUSTRATION : JEAN POUR « LE POINT » - LEWIS JOLY/SIPA/PSCL - IJANNING/REA - DANNY OYS/REPORTERS - ELODIE GREGOIRE/REA

(on n'est plus « licencié » mais « remercié »). A l'hôpital aussi, comme le note le sociologue Paul Yonnet dans son livre posthume « Zone de mort » (Stock), la maladie devient un simple problème technique, tandis qu'affleurent les expressions stéréotypées comme « Il a gagné son combat contre le cancer » ou « J'ai vaincu la maladie », faisant croire que le cancer relève de la pensée positive.

A présent, on anesthésie même le sens des mots. Dans son essai, Orwell soulignait le dévoiement paradoxal du terme fascisme, qui a « perdu toute signification et désigne simplement "quelque chose d'indésirable" ». C'était vrai en 1946, cela l'est encore plus en 2017. La langue est peut-être fasciste, comme l'affirmait Roland Barthes, mais c'est surtout ■■■





Les disparus du Larousse

C'est un cimetière lexical dont la lecture provoque une mélancolie tenace. Paraissant cette semaine, le magnifique « Les mots disparus de Pierre Larousse » ressuscite des mots figurant au XIX^e siècle dans l'ancêtre du « Petit Larousse », mais qui, obsolètes, ont été rayés des dictionnaires. On replonge dans une France de « chauffourniers », de « gaufreurs » et de « coffretiers » se régaland de « cuisse-madame » et de « mouille-bouche » (des variétés de poires). Une France qui ne faisait pas de selfies, mais daguerréotypait. Comme le note le linguiste Bernard Cerquiglini dans l'introduction, les rares anglicismes (époque bénie) font aujourd'hui sourire (« high life », « sportsman »...). Voilà un indispensable *keepsake* (beau livre destiné à être offert à l'occasion d'une fête)! ■ T.M.

« Les mots disparus de Pierre Larousse » (Larousse, 224, p., 14,95 €).

Florilège

Accordé,e: fiancé, fiancée
Accul: lieu sans issue
Branloire: sorte de balançoire
Claquedent: gueux, misérable
Déprier: retirer une invitation
Galantin: homme ridiculement galant, amoureux
Hippomanie: passion des chevaux
Hollander: passer des plumes dans la cendre chaude, pour les dégraisser
Jaculatoire: se dit d'une prière courte et fervente (oraison jaculatoire)
Jobarder: duper en se moquant
Lourderie: faute grossière contre le bon sens, la bienséance
Libertiner: vivre dans le désordre
Racleur: mauvais joueur de violon

■■■ le fascisme qui est surtout les langues. « *Les termes raciste ou fasciste sont utilisés de manière tellement abusive qu'ils risquent de devenir totalement inutiles. Alors qu'à un certain moment dans le futur on pourrait réellement en avoir besoin. Mais nous les vidons de tout leur sens. Je pense que les gens, surtout à gauche, devraient vraiment s'inquiéter de ça* », nous expliquait l'essayiste britannique Douglas Murray.

« Camion fou ». De leur côté, les journalistes aussi ont intégré un vocabulaire coupé du réel. Les attentats ont été l'occasion d'étonnantes démonstrations d'hypocrisie lexicale. On retiendra la réification du terroriste de Nice en « *camion fou* » : ce n'est plus un homme qui a roulé sur la foule mais un véhicule, comme si l'objet était doté d'une capacité de décision et d'action. Plus récemment, c'est le tueur de la gare de Marseille qui eut droit aux égards de l'euphémisation en devenant dans la bouche de nombreux commentateurs l'« *auteur du crime* ». Autant de figures de style pour atteindre le même objectif : la désresponsabilisation de l'individu. En observant de plus près le discours politique, on s'aperçoit de l'irruption d'une multitude de formules destinées à minorer la responsabilité des dirigeants. Parmi elles, la récurrente et fameuse « *politique déployée* ». Comme le note l'avocat et écrivain François Sureau, proche

« On a “déployé” ou “fait en sorte que”. Si cela n'a pas marché, ce n'est pas notre faute. » François Sureau

de plusieurs candidats à l'élection présidentielle et auteur d'un article sur le vocabulaire de la politique, « *cela dénote une inquiétude, la mise à distance du réel rétif. Au lieu de dire : “Je fais former les jeunes”, dire : “Nous allons déployer une politique de l'employabilité optimale.” Le but est toujours le même : mettre à distance la responsabilité car enfin on a “déployé” ou “fait en sorte que”. Si cela n'a pas marché, ce n'est pas notre faute.* » Et l'écrivain de conclure en parodiant Cocteau : « *Puisque ces mystères nous dépassent, contentons-nous d'en parler.* » François Hollande était passé maître dans cet art. En 2013 déjà, évoquant la courbe du chômage, il déclarait : « *La diminution durable du chômage est désormais à notre portée.* » Surtout, pas de forme active, pas de déclaration d'intention, pas de prise de risque en somme : le président de la République lui-même est passif face au chômage. Moyennement rassurant.

Dans la même démarche de mise à distance du réel, les hommes – pardon : les femmes et les hommes – politiques truffent leurs prises de parole d'un jargon technocratique du plus bel effet. Contre

toute attente, le premier à avoir effacé la France métropolitaine derrière une figure géométrique est le général de Gaulle, qui évoque « *l'Hexagone* » avec un grand H. Aujourd'hui, dans la bouche de nombreux responsables politiques, le terme affleure pour désigner le pays en général et ainsi le banaliser. C'est le même sort que réserve Emmanuel Macron aux provinces quand il organise la Conférence nationale des territoires. Leur histoire et leurs particularités sont gommées sous le vocable technique et générique « territoire », qui donne l'illusion de l'efficacité.

Derrière le galimatias du marketing, le baragouin des énarques, le morse illisible de l'écriture inclusive et les euphémismes du politiquement correct, on peut retrouver une même logique : la langue qu'on a héritée de Molière ou de Flaubert est obsolète, pas assez progressiste, trop franchouillarde, il faut la réformer. S'inquiéter des abus de langage n'est, ironise Orwell, plus qu'un « *archaïsme sentimental, comme de préférer les bougies à la lumière électrique ou l'élégance des fiacres aux avions* ». Mais attention, prévenait le philologue Victor Klemperer dans son classique « *LTI, la langue du III^e Reich* » : « *Les mots peuvent être comme des minuscules doses d'arsenic : on les avale sans y prendre garde, ils semblent ne faire aucun effet, et voilà qu'après quelque temps l'effet toxique se fait sentir.* » ■

Décoder l'Education nationale

« Instrument scripteur » :

crayon (circulaire de 1999)

« Activité de déplacement d'un support flottant sur un fluide » :

canoë-kayak (circulaire de 1993)

« Travailler sur des textes lacunaires pour problématiser en réception l'étude de l'élément linguistique visé » :

remplir un texte à trous

(recommandation officielle, en cycle 4, pour l'apprentissage... du français)

« Duel médié par une balle ou un volant » :

badminton ou tennis, ou tout autre jeu à raquettes

(circulaire de 2001, puis première mouture des nouveaux programmes, 2015)

« Produire des messages à l'oral et à l'écrit » :

parler et écrire

(recommandation officielle, en cycle 4, pour l'apprentissage de l'histoire-géographie)

« Traverser l'eau en équilibre horizontal par immersion prolongée de la tête » :

nager (circulaire de 2001, puis première mouture des nouveaux programmes, 2015)